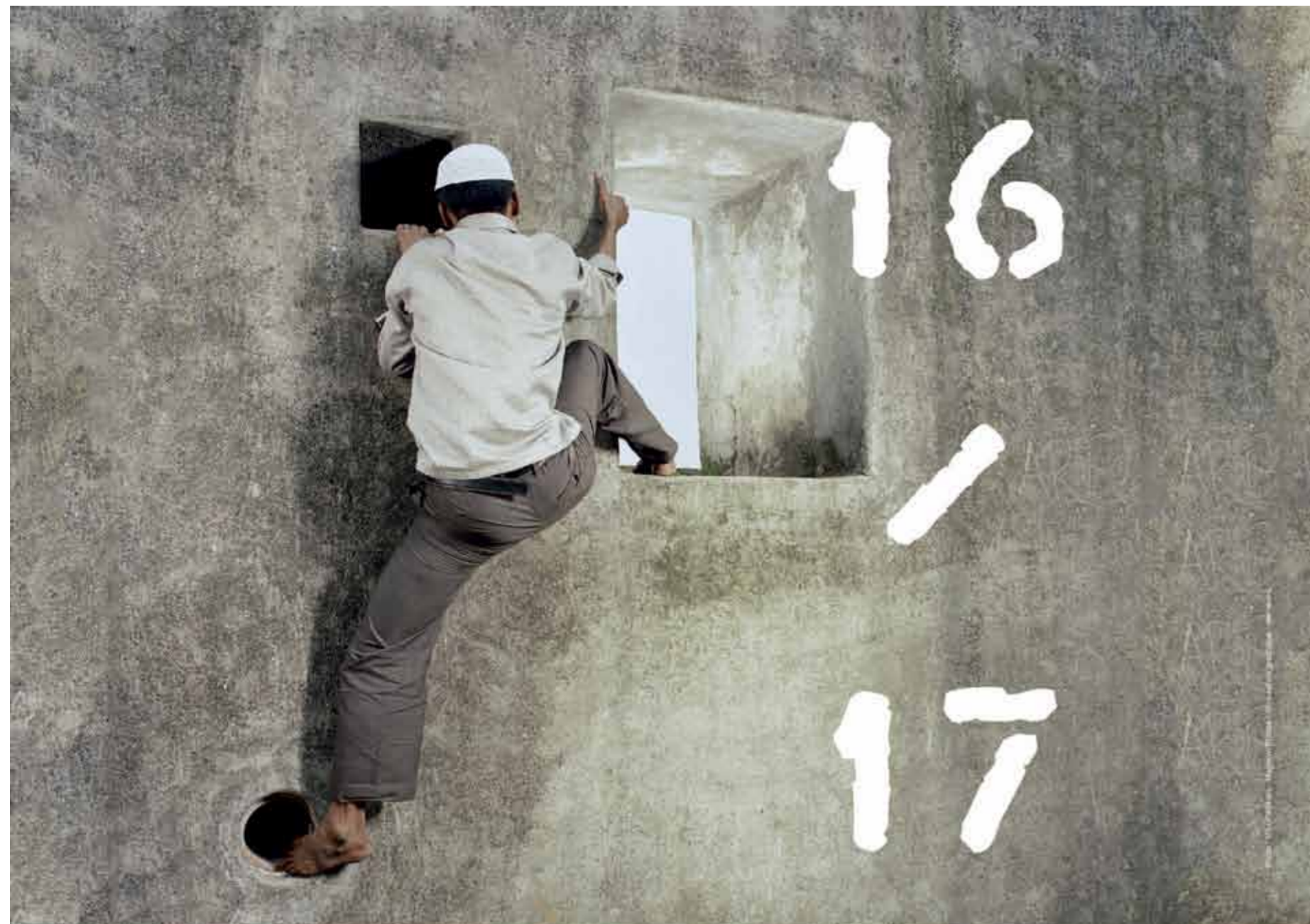




Numéro 29 / LATITUDES CONTEMPORAINES / PETITES FORMES D-COUSUES
Angélica Liddell – Bouchra Ouizguen – Lætitia Dosch – Nadia Beugré





THÉÂTRE
12 > 15 OCT. 2016

ALORS QUE J'ATTENDAIS
MOHAMMAD AL ATTAR | OMAR ABUSAADA
AVEC LE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

THÉÂTRE
16 NOV. > 2 DÉC. 2016

ON VA TOUT DALLASSER PAMELA
MARIELLE PINSARD

DANSE
13 > 17 DÉC. 2016

SUITES CURIEUSES
HELENE BLACKBURN

DANSE
11 > 14 JAN. 2017

LE CARGO
FAUSTIN LINYEKULA

DANSE
25 > 26 JAN. 2017

O MEU GENERO MORA AQUI
JANETH MULAPHA
AVEC FAITS D'HIVER FESTIVAL DANSE PARIS

DANSE
27 > 28 JAN. 2017

YADOU
YAYA SARRIA
AVEC FAITS D'HIVER FESTIVAL DANSE PARIS



159 AVENUE GAMBETTA | 75020 PARIS
RESERVATIONS | 01 43 64 80 80
WWW.LETARMAC.FR

TRAVERSÉES DU MONDE ARABE

THÉÂTRE
21 > 25 FÉV. 2017
KAMYON
MICHAEL DE COCK

THÉÂTRE
22 > 25 FÉV. 2017

GALILÉE
BERTOLT BRECHT | FRÉDÉRIC MARAGNANI

THÉÂTRE
1^{ER} > 4 MARS 2017

LE QUATRIÈME MUR
SORJ CHALANDON | JULIEN BOUFFIER

DANSE
10 > 11 MARS 2017

FATMEH
ALI CHAHROUR

THÉÂTRE
14 > 15 MARS 2017

LES PARATONNERRES
MARC-ANTOINE CYR | DIDIER GIRAULDON

THÉÂTRE
14 > 17 MARS 2017

LA CIVILISATION, MA MÈRE ! ...
DRISS CHRAÏBI | KARIM TROUSSI

THÉÂTRE
17 > 18 MARS 2017

DE LA JUSTICE DES POISSONS
HENRI JULES JULIEN

THÉÂTRE
21 > 23 MARS 2017

AMER
AMINE ADJINA | AZYADÉ BASCUNANA

THÉÂTRE D'OBJETS
23 > 25 MARS 2017

PAYSAGES DE NOS LARMES
MATEI VISNIEC | ERIC DENIAUD

THÉÂTRE
29 > 31 MARS 2017

LE DÉTERREUR
MOHAMMED KHAIR-EDDINE
CÉDRIC GOURMELON

THÉÂTRE
18 > 22 AVR. 2017

DES PIEDS ET DES MAINS
MARTIN BELLEMARE | MARIE-EVE HUOT

THÉÂTRE
25 > 29 AVR. 2017

TROIS PRÉCÈDE DE UN ET DEUX
MANI SOLEYMANLOU

THÉÂTRE | PERFORMANCE
4 > 6 MAI 2017

ELLE EST UN BON GARÇON
EUGEN JEBELEANU

THÉÂTRE
9 > 12 MAI 2017

BORIS ET LES SŒURS SUSHIS
ARTHUR OUDAR | BAPTISTE TOULEMONDE

OUTRE MER VEILLE

THÉÂTRE
17 > 20 MAI 2017

LE BUT DE ROBERTO CARLOS
MICHEL SIMONOT | HASSANE KASSI KOUYATÉ

THÉÂTRE
23 > 24 MAI 2017

QUATRE HEURES DU MATIN
ERNEST J. GAINES | HASSANE KASSI KOUYATÉ

À PARTIR DU 30 MAI 2017

CARTE BLANCHE À TROPIQUES ATRIUM, SCÈNE NATIONALE DE MARTINIQUE

ÉDITO

« MAIS DANS LES LIEUX DU PÉRIL CROÎT AUSSI CE QUI SAUVE »

Le Kunstenfestivaldesarts oui, mais pas que ! De retour de Bruxelles et galvanisés par la force de frappe des propositions du festival belge, nous nous devons de prendre un risque. Ou plutôt deux : montrer que le spectacle vivant n'est pas un divertissement, et soutenir les tentatives... Le droit à l'échec de l'artiste. Alors, comme une évidence, I/O s'en va couvrir pour cette édition deux festivals qui essaient et qui bougent, sans jamais déroger à leurs idéaux ni vouloir ressembler aux machineries festivières estivales : Latitudes Contemporaines, à Lille et son agglomération, et Petites Formes D-Cousues, à Paris.

Eux, et pas d'autres, parce qu'on aime quand Maria Carmela Mini et François Frimat, à la direction du festival lillois, affirment haut et fort qu'il est « urgent de repenser les choses ». Mais aussi parce que du 1er au 17 juin, dans le nord de la France, ce n'est pas une course effrénée à la nouveauté qui nous est proposée, mais bien plus que ça : un chemin « des possibles ».

Alors, que demande le peuple ? Peut-être de « comprendre ce qui lui manque », comme nous le dit Laetitia Dosch dans ce numéro. Pour cela, il faut tenter, bouger, explorer, et c'est justement ce que nous proposent les Petites Formes D-Cousues, au Point Éphémère. Ici on teste, on tente, on partage et, surtout, on fait « sortir l'art du studio ». Pour faire naître des projets, des formes fragiles et inabouties, peut-être, mais peu importe. Ce qu'on veut défendre dans ce lieu du 1er au 5 juin, c'est la prise de risque et ce qu'elle permet. Parce que prendre des risques en art, à en croire Michel Foucault et son esthétique de l'existence, c'est potentiellement prendre des risques dans la vie. Et que c'est important.

La rédaction

Prochain numéro d'I/O, consacré aux Nuits de Fourvière et à Utopistes, à paraître le 22 juin.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

ANGÉLICA LIDDELL / PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS
BOUCHRA OUIZGUEN / OTTOF
LÆTTIA DOSCH / UN ALBUM

REGARDS PAGES 6-7

LE LABORATOIRE DE LA CONTRE-PERFORMANCE / TUTORIEL DE LA CONTRE-PERFORMANCE
KATE MORAN / CONTRECHAMP/CHAMP
VINCENT THOMASSET / LETTRES DE NON-MOTIVATION
VÉRONIQUE HUBERT & R. GOLDSTEIN / INTERMISSION

LA QUESTION PAGE 8

LÆTTIA DOSCH

ENTRETIEN PAGE 8

NADIA BEUGRÉ

COLLATION PAGE 10

EN BREF PAGE 11



Réservez vos billets
en magasin
ou sur fnac.com



> Avec l'appli **BILLETTERIE**,
votre mobile devient
votre billet



> Réservez et imprimez
vos billets à domicile
même le dimanche !

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS

MISE EN SCÈNE ANGÉLICA LIDDELL — LA ROSE DES VENTS (V. D'ASCQ) / LATITUDES CONTEMPORAINES

EUCARISTIE SAUVAGE
— par Augustin Guillot —

L'ensauvagement, telle est peut-être la dynamique à l'œuvre. Regardons ce rouge qui inonde la scène.

Un rouge luxueux qui est comme le prolongement de ce monde de volupté projeté au lointain, le monde aristocratique de la Vénus du Titien. Mais l'éclat de ce rouge se ternit grâce à une atténuation de la lumière, vouant progressivement à la nuit la toile si sensuelle. Commence alors une pantomime désarticulée, celle des primitifs, des fous, des malades aux corps suppliciés, jetant une ombre morbide sur ce rouge auparavant si triomphal. Le rouge est devenu sang des pauvres du Christ, sang du Christ lui-même. L'ensauvagement du rouge, une transsubstantiation en quelque sorte. En jouant constamment avec le symbolisme chrétien le plus éculé, comme avec ce rouge, l'artiste parvient à nous offrir des trouvailles formelles souvent réussies. Cette teinte d'or par exemple, enduite sur le corps d'un acteur pour figurer la divinité du Christ. Ainsi se réapproprie-t-elle, sur le mode du détournement, l'icône byzantine ou l'auréole si prisée par les primitifs italiens. Il y a bien chez l'artiste, derrière un dolorisme parfois irritant, une part de ludisme salvateur. Ce sym-

bolisme qui singularise sa dernière pièce, qu'en faire ? On ne s'évertuera pas à y chercher la cohérence d'un discours, car l'artiste ne met pas en scène des personnages qui s'affronteraient de manière discursive, avançant, même violemment, des arguments : ce qu'elle donne à voir, c'est bien, au-delà de tout logos, le déchirement interne d'une même conscience.

“
Le rire d'un désespéré au visage ensauvagé

D'où la singularité de cette ironie langagière et plastique qui perce à de nombreuses reprises, et qui n'est pas la mise à distance sarcastique, voltairienne pourrait-on dire, de la croyance religieuse, mais plutôt le rire d'un désespéré au visage ensauvagé. Au centre de tout, l'amour dont elle n'a jamais autant parlé, au point de l'entendre hurler ces mots à la simplicité trop souvent ridiculisée, ces « je t'aime » dont les échos sans réponse résonnent comme le silence de Dieu. Si, dans la lettre d'amour de Marta à Tomas, l'incroyante reproche au pasteur son « indifférence à l'égard du Christ », c'est que le Dieu de Tomas est un Dieu de quiétude, sans

vie et sans souffrance, le Dieu des philosophes, celui contre lequel saint Paul s'insurge en prêtant ces mots au verbe divin : « Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents. » Car pour Liddell, comme pour Marta et Paul, Dieu n'est rien s'il ne s'est pas fait homme pour se manifester au monde, rien sans cet amour qui lui est conféré par la vie, la souffrance et la chair.

À la vue de ce Dieu trop humain, de ce Christ qui est aussi un Grand Amant, on peut se demander si la divinité n'est pas réduite à une simple métaphore de l'amour, à un Dieu entièrement mondanisé. Alors, athéisme ou religiosité ? Autant dire que la question n'a pas de sens, car l'artiste renvoie ces deux positions antithétiques à la même quiétude, au respect de l'ordre mondain pour l'une, de l'ordre divin pour l'autre, à l'obéissance à la Loi pour toutes deux. C'est que Liddell, à l'image de sa pièce, n'est pas l'une ou l'autre de ces positions, elle est l'une et l'autre, leur déchirement et l'inquiétude qui les lie, l'athée et la croyante, comme deux faces de nous-mêmes.

[spectacle vu au Théâtre de l'Odéon / Festival d'Automne 2015]



« Un album » © Dorothée Thébaut-Filliger

UN ALBUM

CONCEPTION LÆTITIA DOSCH — POINT ÉPHÉMÈRE
LA CONDITION PUBLIQUE (ROUBAIX) / LATITUDES CONTEMPORAINES

LÆTITIA DOSCH COLLECTIONNE VIGNETTES ET BONS POINTS
— par Audrey Santacroce —

Avant de devenir l'égérie d'une certaine tendance du cinéma français en tenant le premier rôle de « La Bataille de Solferino », Lætitia Dosch était une comédienne de théâtre. La voilà qui revient une fois encore avec son seul en scène « Un album », dernier volet d'un triptyque et hommage à peine voilé à Zouc et à son « Alboum » des années 1980.

Le genre n'est pas sans écueil. Depuis quelques années, on nous abreuve de one man shows et autres stand up à tous les repas, ces spectacles plus ou moins réussis donnant régulièrement l'impression d'avoir été bâclés sur un coin de nappe un soir de beuverie pour rigoler entre copains. Alors que vaut le one woman show de Lætitia Dosch ? À première vue il ne se distingue pas trop de celui de ses petits camarades, même s'il apparaît de bonne facture. On y retrouve des figures quasi incontournables du genre : le psy acariâtre, la mère de famille bourgeoise hyper névrosée, la directrice de casting odieuse. Et puis, très vite, la machine s'emballle. Un simple geste crée la liaison entre deux personnages tandis que d'infimes variations dans la voix et dans la posture de Lætitia Dosch permettent de comprendre que l'on a changé de personnage. L'album que l'on voit, c'est l'album de famille que l'on feuillette, de plus en plus vite parce que parfois on s'ennuie un peu, mais avec de la tendresse pour tous les personnages. Ici, pas de revendications politiques ni féministes (ce qu'on pourrait, par ailleurs, un peu déplorer). Il n'y a que le plaisir de jouer. Et ce plaisir se révèle communicatif, même si on a parfois du mal à suivre l'ouragan Lætitia Dosch. Alors pourquoi aller voir « Un album » ? Parce que, contrairement aux grosses machines du genre, on ne verra pas Lætitia Dosch partout. Parce que quitte à rire, autant rire intelligemment. Parce qu'il est toujours agréable de sortir des sentiers battus et de se sentir défricheur. L'album de famille de Lætitia Dosch tourne depuis 2014,

preuve que le spectacle marche, que le public en redemande, et qu'il existe une alternative à ce qu'on nous propose en 4 x 3 mètres dans le métro. Chose rare, on peut même aller voir le spectacle si on n'a pas aimé « La Bataille de Solferino », précis de la névrose petite-bourgeoise en période d'élections qui nous avait fortement déçu. Allons jusqu'à dire qu'il faut aller voir « Un album » si l'on n'a pas aimé le film de Justine Triet, pour redonner une chance à Lætitia Dosch et se rendre compte que la comédienne vaut bien mieux que le rôle qui l'a révélée au cinéma.

“
**Pourquoi aller voir « Un album » ?
Parce que quitte à rire, autant rire intelligemment**

À vrai dire, chez I/O, on a même envie de retourner voir le spectacle. Pourquoi ? Déjà, parce que cette critique a été écrite après visionnage d'une captation du spectacle, et qu'on a très envie de juger la prestation de Lætitia Dosch sur pièces et sur place. Ensuite parce que la comédienne a eu l'idée intéressante de présenter « Un album » non pas dans la salle du Point éphémère, mais sur le toit-terrasse. Qui est assez fou pour proposer une série de représentations en extérieur, au cœur du brouhaha du XIXe arrondissement, entre une sirène de flics et les bruits des clients du bar d'en bas mérite qu'on s'intéresse à lui. Enfin, parce que depuis 2014, l'actualité a malheureusement donné à Lætitia Dosch une occasion de s'attaquer aux sujets de société. En effet, dans son numéro inaugural, la jeune femme campe une voyante spécialisée en catastrophes mondiales, et qui esquisse discrètement la silhouette du World Trade Center. Dans une France post-Charlie et post-13-Novembre, il nous semblerait invraisemblable que ce texte n'ait pas été modifié.

FOCUS — TROIS FEMMES

Trois propositions fortes portées par des femmes hors norme.

OTTOF

CHORÉGRAPHIE BOUCHRA QUIZGUEN — MAISON FOLIE WAZEMMES (LILLE) / LATITUDES CONTEMPORAINES

LE CRI DU CORPS
— par Christophe Candoni —

Après le Festival d'Automne et le Kunstenfestivaldesarts, Bouchra Quizguen redonne « OTTOF » dans le cadre de Latitudes Contemporaines.

Un espace d'expression libre et frénétique à quatre performeuses marocaines d'âge mûr, des femmes « chikhates » issues de la tradition populaire des Aïtas. Elles sont ouvrières et artistes, chanteuses-danseuses de cabaret ou animatrices de fêtes familiales, injustement marginalisées dans leur pays, dominé par les hommes. Depuis une dizaine d'années, la chorégraphe basée avec sa compagnie à Marrakech travaille un geste artistique audacieux, nourri de cette belle rencontre humaine. Sans avoir recours à aucun artifice, « Ottof » ne repose que sur les présences magnétiques et hyperboliques de ses irradiantes interprètes. Au cours d'une longue introduction, dans une pénombre tenue mais sereine comme à l'orée du jour, elles apparaissent, l'une après l'autre, silencieusement, pour offrir la beauté pure et mystérieuse de leurs corps cailloutés sous les lourdes étoffes de leurs habits traditionnels. Dans une quasi-immobilité, elles se livrent à d'infimes mouvements de bras étirés et levés vers le ciel qui évoquent la déploration et la prière, de très lentes torsions et rotations délicatement accom-

pagnées des cordes grinçantes et dissonantes d'une composition musicale de Witold Lutoslawski.

“
Le geste traduit sans concession l'urgence de dire le besoin hurlant d'exister et d'aimer

Le temps étale et suspendu est soudainement interrompu par un cri brutal, puissamment sorti du plus profond de leurs entrailles dans un tremblement collectif ritualisé qui déconcerte et apparaît comme une saisissante fissure dans la représentation, qui passe d'un calme fascinant à une agitation vibrionnante. Les femmes prennent l'attrait de furies ensorcelantes et désinhibées, se lancent dans une course folle, pressante et entêtante qui fait office de libération explosive et irrépressible. L'émulation dans laquelle elles entrent rappelle le mouvement d'une fourmière, ce qu'indique le titre de la pièce, qui signifie « fourmi » en berbère. Apparemment aride et éthérée, la pièce développe une étonnante physicalité et devient totalement organique et viscérale, jusqu'au vertige, au chaos. En se défaisant de leurs vains ornements, elles imposent sans complexe une féminité provocante et hypertrophiée. Les corps matures des interprètes, qui transpirent la vie rude et laborieuse qu'elles mènent, exhibent sans

complexe des formes fatiguées mais généreuses et affichent dans une franche excentricité une radicale énergie vitale et sexuelle. Dans un acte sauvage et intensément vigoureux, elles prennent possession du plateau, sur lequel souffle un ouragan inattendu. Le regard noir et profond, le feu aux joues et aux fesses, elles rient, crient, piaillent, jouent, courent, se touchent et finissent par se déhancher dans une jubilation générale sur la chanson « My Baby Just Cares for Me », de Nina Simone, répétée en boucle. Avec un fort potentiel d'impertinence, elles exultent, quitte à forcer le trait avec des mimiques outrées jusqu'au clownesque, pour mieux envoyer valser les conventions et laisser s'échapper leurs désirs les plus enfouis dans un sentiment combatif et libertaire. Elles donnent, osent et assument tout. La performance ne tient pas du concept formel ou intellectuellement surintentionné mais s'apparente à une revigorante exaltation. On y trouve autant la noblesse de la tragédie que le prosaïsme d'humours spontanés. Le geste est libre, cru, subversif, tellement humain et émancipateur ; il traduit sans concession l'urgence de dire le besoin hurlant d'exister et d'aimer.

[spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts, mai 2016]

1

LES CONTRE-ARCHIVES

CONCEPTION LABORATOIRE DE LA CONTRE-PERFORMANCE
POINT ÉPHÉMÈRE / PETITES FORMES D-COUSUES

« Le LCP est un collectif d'artistes et chercheur-e-s proposant, sous différentes formes, de questionner les fondements, les artifices, les rituels, les mythes et le quotidien du geste artistique. »

LA PERFORMANCE AU
SERVICE DU FÉMINISME

— par Audrey Santacroce —

CONTRE QUOI ?

— par Augustin Guillot —

Il ne fallait pas avoir le vertige pour grimper l'escalier branlant qui mène au studio de répétition du Point éphémère ce vendredi soir. Mais ce qu'on y a vu méritait bien quelques acrobaties. Le Laboratoire de la contre-performance présentait, sous une forme courte (une vingtaine de minutes), ses contre-archives. Qu'est-ce qu'une contre-performance ? Une contre-performance, c'est un moyen de questionner tout en se le réappropriant un geste artistique largement dominé par les hommes.

Dans un dispositif de séminaire d'entreprise, diapositives projetées sur un écran et paperboard à l'appui, trois femmes proposent une introduction à la performance féminine et féministe. La contre-performance, c'est aussi ça : prendre le contrepied de ce que le public est en droit d'attendre lorsque le mot « performance » est employé en gommant l'aspect événementiel pour le replacer dans une performance à connotation managériale. La dénonciation (car il s'agit bien, ici, de dénonciation) est forte et symboliquement chargée : vêtements de noir, privées de parole, les trois performeuses sont réduites au statut d'hôtesse tandis que des voix féminines dissidentes se fraient un chemin via un petit magnétophone à cassettes. La seule parole directe qu'on entendra sera prononcée cachée derrière une barbe orange, soulignant l'artifice, voire l'imposture, mais aussi l'impossibilité de prise de parole par les femmes dans un milieu où on leur laisse peu de place, celui de l'histoire de l'art. Il est d'ailleurs intéressant de relever que non seulement les contre-archives présentées sont des objets traditionnellement dévolus aux femmes ou aux enfants (ciseaux à bouts ronds, rouleau à pâtisserie), mais qu'elles sont également à la taille d'objets de poupée, rappelant que l'image de la femme est l'image d'un être frêle, l'« angel in the house » tel que théorisé par Virginia Woolf dans l'Angleterre post-victorienne.

Le programme de salle du Laboratoire de la contre-performance égrène les « contre » en une litanie un peu factice : contre-archives, contre-démonstration, geste contre-performatif. Le lecteur se demande alors s'il va faire face à un geste poseur se laissant griser par un sens facile de la formule ou, au contraire, à un véritable acte réflexif, conscient et radical. Rien de tout ça en réalité à la vue de ces trois conférencières mutiques qui nous présentent, dans un univers conformiste aux couleurs infantilisantes, photographies, objets et voix de certaines performances emblématiques (Yoko Ono, Ana Mendieta, Marina Abramovic, Gina Pane, Carolee Schneemann). C'est sur cette disjonction entre la radicalité de ce qui est présenté et les modalités aseptisées de la présentation que le spectacle repose. Idée intéressante mais dont on pressent qu'elle demeure inaboutie en ne parvenant pas à atteindre le niveau de réflexion auquel elle prétend. Car il y a en effet matière à réfléchir sur le destin de la performance, qui est aussi celui de sa routinisation, de son institutionnalisation et de sa muséification.

Mais que peut être un acte de réflexivité artistique ? Pour échapper à la simple conférence académique, celui-ci peut emprunter deux voies qui ne sont pas inconciliables : l'humour et le lyrisme. Cette présentation de « contre-archives », elle, relève davantage de la blague, mais d'une forme trop gentille de mise en dérision pour véritablement faire rire. Quant au lyrisme, il eût fallu pousser plus avant la veine fictionnelle voire science-fictionnelle qui affleure, en assumant plus radicalement un dispositif qui ferait de la performance un geste archaïque appartenant définitivement au passé, devant lequel nous entretiendrions le même rapport qu'à une toile de Giotto : une chose qui se serait entièrement détachée de notre vie et que nous n'admirerions plus que pour ses qualités plastiques. Alors, en nous remémorant la distance instaurée, le dispositif aurait éveillé ce sentiment de la perte qui est déjà une forme de jouissance de la vie.

« JE ME SOUVIENS »

— par Jean-Christophe Brianchon —

Apprendre à vivre. À vivre aujourd'hui et donc à oublier, parce qu'il est « absolument impossible de vivre sans oublier » et que « tout ce qui est vivant ne peut devenir sain, fort et fécond que dans les limites d'un horizon déterminé » (Nietzsche, « Seconde considération intempestive »). Alors, Kate Moran nous raconte son passé infini et s'en défait pour s'installer dans l'aujourd'hui. Errant devant son public, cet ersatz d'une Marlene Dietrich enfermée dans les lumières sordides d'un parking sanctuaire de ses nuits passées dérive et sanctifie des messages enfouis jamais échangés avec celui qui n'est plus. Qui est parti. D'abord des chiffres, des lieux, des chambres d'hôtel où l'amour fut fort et des histoires où la tristesse, déjà, déchirait les souvenirs. Puis des gestes. Car « les gestes ont leur histoire ». Des courses nues, des chutes infernales, des embrassades inoubliables. Et enfin tout

jeter. Tout jeter, vite et fort. Des souvenirs et une vie comme autant de mégots mal éteints sur les rails et sous les roues du train de ceux qui un jour aussi se sont jetés avec leurs histoires. Pour « se libérer soi-même ». Alors oui. Il y a beaucoup de brouilles et de brumes, d'ennui et d'artefacts inutiles. Oui, « Rose poussière », Jean-Jacques Schuhl, Bertrand Bonello aux platines et Dries Van Noten aux ciseaux sont de trop et participent à l'impression d'un spectacle pour ceux qui savent. Mais on s'en fout. On s'en fout parce que si tout est complaisant, c'est magnifique et utile. Magnifique quand, enfin libérée des mots non dits, l'amoureuse accepte l'indestructible tristesse du temps qui passe « Construis sur mes os les fondations de ta nouvelle maison... Alors, tu marcheras sur ma voix... qui me survivra », dit-elle à celui qu'elle a aimé. Utile, quand ce faisant elle démontre l'infinie nécessité du théâtre, art que Rebecca Zlotowski magnifie quand elle fait de lui cet outil mystique au service de la guérison et de la compréhension de nos vies.

2 CONTRECHAMP / CHAMP

CONCEPTION KATE MORAN, REBECCA ZLOTOWSKI, BERTRAND BONELLO — LA CONDITION PUBLIQUE (ROUBAIX) / LATITUDES CONTEMPORAINES

« Une connexion audacieuse et intime entre les rushes d'un film qui n'existe pas et des lettres d'amour jamais envoyées. »

[spectacle vu à la Ménagerie de verre, mars 2016]

KATE MORAN ET
LES HIPSTERS DÉPRESSIFS

— par Mathias Daval —

Prenez une actrice slash danseuse slash mannequin slash égérie-tendance, qui collabore avec Bob Wilson, Jan Fabre, Christophe Honoré ou Philip Glass ; ajoutez-y une jeune scénariste en pleine envolée médiatique et un réalisateur ultra hype ; saupoudrez d'un texte expérimental culte des années 1970 : le quatuor Kate Moran + Rebecca Zlotowski + Bertrand Bonello + Jean-Jacques Schuhl, c'est une sorte de climat de la boboitude, un projet qui aurait pu être monté au Baron il y a dix ans sous l'œil adoratif d'un Beigebeder sous MDMA sirotant un cocktail à 18 euros. Soyons juste : il y a de la poésie, du charme dans cette grande fille blonde qui délire, avec un accent jacobinien parfois incompréhensible, les fragments obscurs et occasionnellement fulgurants de cet archétype du récit cut-up à la française qu'est « Rose poussière », de Schuhl. Le

spectacle avait d'ailleurs été plutôt gaiement reçu l'année dernière dans les « Sujets à vif » d'Avignon. C'est qu'il y a dans cette proposition une envie de dire le fragment, le brouillon, l'inachevé d'une histoire d'amour. D'établir, aussi, un pont entre le théâtre et le cinéma en intégrant la matière de supposés rushes dans une composition intimiste et musicale.

Mais quelle superficialité désespérante, cette tentative de consolation amoureuse pour hipsters névrosés, sur fond de piano gentillet ! Quel ennui, cette séance de déhanchés d'une fille alternativement en tailleur et seins nus sans que l'on sache trop pourquoi elle passe de l'un à l'autre ! On lui conseilleraient bien de se remettre à la méditation transcendante plutôt que de continuer à gesticuler gracieusement sur une scène. « Vous avez remarqué comme les gens qui pensent être importants ils gardent tout ? Moi, non. Je m'en fous. Je veux bien tout effacer. » Nul doute que ce monologue s'effacera tout entier dans l'oubli.

REGARDS

4

LETTRES DE NON-MOTIVATION

TEXTE JULIEN PRÉVIEUX — MISE EN SCÈNE VINCENT THOMASSET — LE GRAND SUD (LILLE) / LATITUDES CONTEMPORAINES

« Julien Prévieux répond par la négative à toute une série d'offres d'emploi. Au fil des lettres, il fait invariablement varier les raisons de son refus. »

[spectacle vu au Centre Pompidou / Festival d'Automne 2015]

MALGRÉ L'INTÉRÊT
DE VOTRE CANDIDATURE

— par Marie Sorbier —

« Je vous écris suite à votre annonce passée dans "Le Marché du travail". J'ai l'impression que vous vous êtes trompés dans la rédaction de votre offre d'emploi "Et vous avez envie ... de ... réussir" soyez rémunéré à 65% du SMIC pendant 6 ou 9 mois. Je n'ai pas saisi le rapport de cause à effet entre une envie de réussir apparemment débordante et un salaire aussi réduit. Une coquille a dû se glisser malencontreusement dans le texte à moins qu'un si minuscule salaire donne par lui-même l'envie de réussir en quittant immédiatement son poste. » Julien Prévieux ne se revendique pas comme auteur mais bien comme plasticien. D'ailleurs, ce lauréat du prix Marcel-Duchamp expose en ce moment son travail sur l'enregistrement du mouvement à Beaubourg. Et pourtant, ses « Lettres de non-motivation » sont des pépites littéraires que l'on découvre avec jubilation.

Le concept fait mouche autant dans le livre où elles sont rassemblées que dans les galeries où elles sont exposées. C'est certainement cette vision du monde du travail, drôle et gentiment rebelle, qui a poussé Vincent Thomasset à les mettre en scène. Hélas, c'est là qu'est l'os. Une fois les premières minutes passées, la méthode devient claire puis répétitive et trop vite ennuyeuse. Les cinq acteurs, méritants (on pense notamment à Anne Steffens), essaient d'accrocher l'audience à chaque nouvelle offre d'emploi, mais la pauvreté des propositions de plus en plus indifférent. Certes, ils tentent des variations, formelles, mais tout tient plutôt de l'exercice, du travail en train de se faire, sans angle ni prise de position franche. Mais que cherche-t-on à nous dire ? Il est toujours fascinant de constater que l'intérêt de porter un texte, aussi brillant soit-il, sur un plateau est loin d'être évident. La scène a ses exigences. Malheureusement, seule une non-motivation contagieuse a franchi le quatrième mur.

MALAISE

— par Léa Coff —

Plateau dénudé, écran, micro, ampoules suspendues : Thomasset fait dans le contemporain. Cinq comédiens défilent mollement sur un échiquier géant et récitent tour à tour les lettres de Prévieux, comme un exercice de diction, modulant les intonations. Plantés comme des piquets, sans grande générosité physique – radinerie corporelle sans doute due au désir du metteur en scène de nous présenter un jeu « réfractaire au plateau » –, ils sont la voix du travailleur désabusé, la voix de la populace en burn-out, lassée de l'exercice hypocrite de la lettre de motivation et de ce jeu cruel auquel nous avons tous participé un jour. Mais passé les premières minutes d'ambiance, le concept est vite pigé. Les intitulés de poste défilent sur l'écran : tourneur-fraiseur, agent mandataire, commercial, technicien de maintenance, gérant de supérette. C'est gênant tout de même. Peu intellectuels, sans

grande qualification requise, qui voudrait de boulots pareils ? C'est vrai que ça porte à rire, ces robots salariés qui acceptent de se rendre bêtement chaque matin pointer chez Franprix, Axa ou à la RATP. Quelle vie, mon Dieu, quelle vie ce serait ! Eh bien, sachez, messieurs Prévieux et Thomasset, que beaucoup de Français exercent ces métiers « ingrats », sans revenu faramineux ni portée culturelle ou humaniste. Et, oui, parfois, c'est véridique, il leur arrive d'exercer ces métiers ingrats... en banlieue parisienne. Mais peu importe, ne vous gênez pas, ces gens ne se trouveront ni dans la grande salle du Centre Pompidou ni au théâtre de la Bastille. Ils resteront bien au chaud chez eux à Domont, Villepreux ou Champs-sur-Marne. Faites entrer un homme à moitié nu sur scène, demandez-lui de gesticuler et de sautiller lourdement pour camoufler le non-travail de mise en scène de votre proposition, et vous en ferez oublier l'indépendance. De grâce, la prochaine fois, ayez de l'estomac, allez donc jouer à l'accueil du Pôle emploi de votre quartier.

3

INTERMISSION

CONCEPTION VÉRONIQUE HUBERT & K. GOLDSTEIN
POINT ÉPHÉMÈRE / PETITES FORMES D-COUSUES

« Qu'est-ce que le cinéma et la danse ont en commun ? Quelles sont les forces en jeu à l'écran et sur le plateau ? Tentative de définition d'une typologie des armes du spectacle vivant et du cinéma. »

DU THÉÂTRE EN 16/9 ?

— par Lola Salem —

Qu'est-ce que la scène et le corps peuvent montrer, évoquer, suggérer, de l'image vidéo ? En rapprochant l'art cinétique du spectacle vivant, Véronique Hubert et K. Goldstein se lancent une gageure extrême. « Intermission » tente d'opérer un dialogue entre langage cinématographique (image, son, montage) et sémantique théâtrale. Cependant, l'essai ne semble pas dépasser le stade de l'expérimentation, certes intéressant, mais incomplet et décousu. La pièce se présente comme une succession de moments mettant en jeu ce rapport entre les possibilités de l'espace scénique et du corps dansant ainsi que l'imaginaire et le langage du monde de l'image mouvante (cinéma, télévision). Les corps des deux danseurs se meuvent soit en fonction de schèmes précis – comme celui de la répétition ou du miroir –, soit selon plusieurs scènes explorant de diverses manières la problématique de départ. En fonction de la lumière, du son et de différents accessoires projetés sur scène, Véronique et K. déclinent avec entrain les questionnements qui découlent de cette alliance entre spectacle vivant et art cinétique. Depuis le générique de la « 20th Century Fox » jusqu'à la scène hallucinée d'une reproduction d'un film de catastrophe – seulement évoquée par un enregistrement audio –, les possibilités d'accord entre les deux formes d'art sont exploitées au maximum. Pourtant, et malgré une belle énergie, « Intermission » possède de l'essai les avantages comme les inconvénients. Le chaos règne en maître sur la scène, imposant un rythme inégal. Il faut souvent s'accrocher pour réussir à suivre le duo exubérant. La démarche est parfois trop intellectuelle, parfois trop superficielle ou artificielle. Cependant, quelques moments poétiques émergent à intervalles réguliers et régulent les sens et l'intellect du spectateur. La pièce gagne ainsi progressivement en profondeur et quitte son côté foutraque pour balbutier un début de réponse à l'interrogation originelle des deux artistes. Il y a de quoi rester sur sa faim, mais la démarche de la compagnie Keatbeck a pour mérite de tenter une expérience peu anodine et louable.

VEUILLEZ ÉTEINDRE VOS PORTABLES,
LE SPECTACLE VA COMMENCER

— par Audrey Santacroce —

Voilà un spectacle qui n'en finit pas de commencer. On devine les deux danseurs pleins de bonnes intentions, et pourtant rien ne se passe. On nous annonce « une bataille cinéma vs spectacle vivant ». On nous promet « rires, larmes, frissons, rêveries et une grosse machine à émotions ». Mais c'est quelques lignes plus loin que le programme met le doigt sur le noeud du problème : « foutraque ». On nous fait remarquer que le mot « foutraque » est un nom épique, un mot qui s'emploie indistinctement au masculin comme au féminin. Il semblerait que la clé du spectacle soit là. Plus qu'une bataille entre cinéma et spectacle vivant, c'est à une bataille masculin contre féminin qu'on assiste. Quelle est la place des hommes au cinéma ? Quelle est la place des femmes ? On distingue ce qui aurait pu fonctionner dans la représentation. Des images plus ou moins discrets à « Nosferatu » ou à « Psychose ». Parlons-en, d'Alfred Hitchcock. On a du mal à décider si le petit discours rappelant que le cher Alfred martyriserait ses actrices et détestait les blondes est un enfonçage de portes ouvertes ou s'il est toujours utile de rappeler que l'industrie cinématographique est une industrie hautement misogyne. Pourquoi ne pas assumer, dans ce cas, d'articuler le spectacle autour de ce thème de façon plus visible et plus aboutie ? Pourquoi avoir voulu mêler de la danse contemporaine de facture tout ce qu'il y a de plus classique à ce qui aurait dû rester une performance ? Le statut hybride de la proposition a cela de pénible que l'on se retrouve coincé entre deux chaises : s'attend-on à une représentation de danse contemporaine, on est déçu car ça danse très peu ; vient-on voir une performance, on est déçu aussi car les idées en germe, et qui pourraient être bonnes, ne sont pas assez développées. On aurait aimé un vrai manifeste féministe, une vraie dénonciation de la réification des femmes par le cinéma. Au lieu de ça, devant ce gloubi-boulga assez indigeste d'influences variées qui font parfois penser à du Pina Bausch mal digéré, on s'ennuie, et on en vient à regarder hors scène, derrière la console de son qui sert de coulisses, puisque comme on nous l'a dit plus tôt c'est en bord de cadre qu'il se passe toujours quelque chose.

LA QUESTION

QUE DEMANDE LE PEUPLE ?

— Par Laetitia Dosch —

« Pour comprendre ce qu'il demande il faut comprendre ce qui lui manque. C'est ce que je me suis efforcée de faire pendant cette année et demie à préparer « Un album », à marcher à travers les villes et écouter les conversations, regarder les comportements, replonger dans mes propres souvenirs, essayer d'imiter les autres jusqu'à devenir eux, et rendre compte le plus justement possible des dysfonctionnements que je sentais autour de moi et qui, selon moi, créaient du manque, des désordres amoureux, la peur de la mort, les rapports de pouvoir, les liens aux animaux domestiques... C'est d'ailleurs pour moi très étrange d'employer ce terme « peuple ». J'ai l'impression de parler d'une espèce qui ne serait pas la mienne, comme si je parlais des fourmis, ce n'est pas juste pour moi. C'est pour cette raison je pense que je ne serai jamais une femme politique. Le peuple est d'abord fait d'individus, aux identités très marquées, et c'est là sa richesse et sa beauté. Des voix, des corps, des façons de se mouvoir très différentes les unes des autres, souvent à la fois drôles et tragiques, petites et grandes. C'est cette richesse que j'ai voulu rendre dans « Un album », et à laquelle j'assiste avec énormément de plaisir lorsque je me rends aux assemblées générales de « Nuit debout » par exemple. Il y a là tous ces gens, dont les corps racontent des histoires si différentes les unes

des autres, qui parlent politique, peut-être pour la première fois, et essaient justement de définir ce qu'il leur faut. Une chose est sûre : le peuple demande à être entendu. »

Laetitia Dosch joue au cinéma dans, entre autres, « La Bataille de Solferino », de Justine Triet, et récemment dans « Keeper », de Guillaume Senez. Au théâtre, elle joue aux côtés d'Éric Ruf dans « Mesure pour mesure » et « La Mégère apprivoisée », de Mélanie Leray. Sa carrière se met vite à frayer avec les hurluberlus du théâtre et de la danse expérimentale, comme Yves-Noël Genod, La Ribot et Marco Berrettini. Elle collabore aussi avec la 2B Company et les Chiens de Navarre. Parallèlement, elle développe son propre travail autour de la forme du one man show et crée « Laetitia fait péter... » puis « Klein » avec Patrick Laffont et en 2015 « Un album », inspiré de Zouc. Actuellement, elle travaille avec Jonathan Capdevielle sur « Les Corvidés », présenté au Festival d'Avignon dans le cadre des « Sujets à vif ».

« Un album » en tournée :
- Les 4 et 5 juin dans le cadre du festival Latitudes contemporaines à la Condition publique à Roubaix.
- Du 8 au 12 juin sur le toit du Point Éphémère à Paris.

PUBLICITÉ

PENSEZ À RÉSERVER VOTRE ESPACE PUBLICITAIRE !

Cet été, I/O Gazette revient au Festival d'Avignon, mais aussi aux Rencontres d'Arles et au Festival d'Aix-en-Provence, avec sa formule de 12 pages et une distribution élargie.

I/O Gazette, du 8 au 25 juillet, c'est :

- un quotidien gratuit distribué à 15 000 exemplaires ;

- 18 numéros qui se collectionnent et sont distribués pendant toute la durée des festivals ;

- une distribution dans les lieux du IN et du OFF à Avignon ainsi que dans les lieux partenaires des festivals d'Aix-en-Provence et d'Arles ;

- une distribution en 1ère classe des TGV Méditerranée et dans les Fnac (Marseille, Avignon) ;

- une audience estimée à 45 000 personnes par numéro ;

- une visibilité maximale : 3 pages de publicité seulement, et 75 % de rédactionnel ;

- en plus du papier, le PDF du journal est téléchargeable sur le site www.iogazette.fr.

Contact : pub@iogazette.fr

I/O MICRO

@JCBRIANCHON — Emma Dante présente une Medée profonde et bouffonne, grandiose et simplissime @BouffesDuNord

@MATHIASDAVAL — La Mouette #Ostermeier @TheatreOdeon : dispensable et vaguement ennuyeux, pourtant la magie tchekhovienne opère

@JCBRIANCHON — Avec «Ce soir...», T.Rodrigues renoue avec l'absurdité faussement anecdotique mais vraiment poétique de son Théâtre

@MARIESORBIER — Ma théorie de Pommerat = Robert Hossein brillamment démontrée ce soir #Molieres2016

@RICKETPICK — Rumeur ... on nous annonce 3 ejaculations dans le prochain Liddell au @FestivalAvignon, évitez de réserver le 1er rang !

@CHRISCANDONI — Auf dem Gebirge hat man ein Geschrei gehört #PinaBausch tellurique. Un grand et beau cri sur la montagne

—
Twitter #iomicro @iogazette

UNE SAISON À DÉCOUVRIR !

SAISON 16.17 OPÉRA DE LILLE

Avec l'abonnement, réservez les meilleures places au meilleur tarif !

4 SPECTACLES à partir de 42€ ou 32€ pour les -28 ans !

Abonnement en ligne dès le 11 juin

WWW.OPERA-LILLE.FR
+33(0)362 21 21 21



OPÉRAS	DANSE	CONCERTS
LA CENERENTOLA ROSSINI 4-17 OCT / LIVE 14 OCT !	ALAIN PLATEL 17-19 NOV	QUATUOR HERMÈS 22 NOV
LE PREMIER MEURTRE LAVANDIER 6-9 NOV	OLIVIER DUBOIS 6-7 DEC	LE CONCERT D'ASTREE MAGDALENA KOZENA 30 NOV-2 DEC
KALÏLA WA DIMNA ADWAN 11-14 DEC	CHRISTIAN RIZZO 27-28 JANV	STÉPHANE DEGOUT 31 JANV
IL TRIONFO DEL TEMPO E DEL DISINGANNO HAENDL 12-21 JANV	ANNE TERESA DE KEERSMAEKER 8-10 FEV	IGTUS 3 FEV
LE VAISSEAU FANTÔME WAGNER 27 MARS-13 AVRIL	BALLET DE L'OPÉRA DE LYON 25-27 AVRIL	CAPPELLA MEDITERRANEA 2 MAI
ARSILDA VIVALDI 19-23 MAI	CECILIA BENGOLEA FRANÇOIS CHAIGNAUD 8-9 JUIN	KEYVAN CHEMIRAN 10 MAI
LA DOUBLE COQUETTE DAUVERGNE-PESSON 14 JUIN	HAPPY DAYS HAPPY TIME 26-27 NOVEMBRE 4 FEVRIER 6-7 MAI	LISE BERTHAUD 30 MAI
		ANNA CATERINA ANTONACCI 13 JUIN
		LES CONCERTS DU MERCREDI À 18H

Illustration : Lorenz Capelli pour BelleVie

ENTRETIEN

UNE FEMME QUI MARCHE SUR UN TAPIS DE FOUTAISES

— Propos recueillis par Célia Sadai —

« Mon père était musulman. Ma mère était la cinquième femme de mon père. Je suis la douzième ou treizième enfant de la famille. Je viens du quartier chaud d'Abobo, au nord d'Abidjan. Je ne suis pas une personne agressive, mais je ne cherche pas à plaire. Tu vois, j'ai tout ça sur mon dos. Alors quand ça ne va pas, j'aime bien le mettre quelque part, montrer ma faiblesse, mais je sais aussi me guérir. Je n'aime pas mettre ma peine sur l'autre. [...] Quand le monde me ronge, je rentre dans ma bulle de questionnements et de colère et je me documente avec des témoignages réels, je ne lis jamais la presse. Et puis je pleure et je fais table rase. »
Comme le veut le rituel coutumier à I/O Gazette, j'offre à Nadia Beugré un paquet mal ficelé qui contient « La Saison de l'ombre », de Léonora Miano, une histoire de femmes puissantes qu'elle ne connaît pas : « Vous avez déjà eu mon cadeau hier », me répond-elle [NDA : la veille, j'assiste à « Legacy », monté au théâtre de la Cité internationale]. Je vois qu'elle connaît déjà tout du contre-don et du potlatch ; quant au don, c'est sa signature éthique et artistique. Quand on vit au Burkina Faso, j'imagine que le réel vous travaille autrement.
« Je ne suis pas là pour de la belle danse. La belle danse sert à aveugler les gens, à cacher ce qu'il y a derrière. » Pour « Tapis rouge », Nadia Beugré a

rencontré les travailleurs « derrière » les mines d'or et de coltan : « Des femmes y font couler leur sang pour faire remonter l'or à la surface [...]. Je veux parler de ce qui se passe sous le tapis rouge, sous les paillettes. » Sous les « foutaises » de la politique en particulier.
Avec « Legacy », Nadia Beugré rend hommage aux femmes qui ont marché (Solitude, Reine Pokou, Fari Nzinga, les immolées de Nder ou les marcheurs de Bassam) et exploite les ressources de l'adjanou – danse rituelle que les femmes pratiquent quand il n'y a plus d'espoir. Dans « Quartiers libres », programmé au Tarmac également l'automne dernier, la danse, asphyxiée, survit grâce à l'Autre, grâce au public. Quand celle que j'appelle désormais « Nadia » me quitte pour partir en répétition, elle conclut : « Quand tu vas mal, que tu as des pensées tristes, pense à moi. » Point final.

[Propos recueillis en novembre 2015]

Nadia Beugré fait ses premiers pas dans la danse au sein du Dante Théâtre où elle explore les danses traditionnelles de Côte d'Ivoire. Elle accompagne Béatrice Kombé dans la création de la compagnie Tché Tché en 1997. Récompensée de plusieurs prix, la compagnie se produit et donne des ateliers dans les différents pays où elle est invitée.

« Je crois qu'il n'y a pas de lumière en ce monde, sinon ce monde. Et je crois qu'il y a de la lumière. » George Oppen

théâtre les tanneurs
saison 2016/2017
www.lestanneurs.be



fnac Réservez vos billets en magasin ou sur fnac.com

Avec l'appli **BILLETTERIE**, votre mobile devient votre billet

Réservez et imprimez vos billets à domicile même le dimanche !



COLLATION

HAÏ KAI
— par André Farache —

Selon Ionesco, « seul l'éphémère dure ». Rien de plus vrai en ce qui concerne le Point Éphémère, qui existe depuis près de douze ans, ou la cuisine d'Amélie Darvas chez Hai Kai (à 7 minutes à pied). Cette jeune femme propose une cuisine inventive, moderne et juste, à découvrir impérativement ! Les entrées version tapas et les plats se dégustent dans une ambiance déconcertante mi-hippie mi-bistrot, mais quelle impression !
Cousins de maïs et crème d'anchois : goûteux ; coques : incroyables cuisson et assaisonnement – une merveille ! ; crème d'asperges à la fève de tonka ; le mélange fait disparaître l'amertume de la fève pour un équilibre parfait ; sashimi de bonite : magique (fondant, assaisonnement précis, noix de coco, sarrasin torréfié, herbes et mousse de fromage) ; blanquette de veau au jus bien corsé, shiitakes croquants et veau fondant : un régal ; saint-pierre :

présentation superbe (basilic et salade frits, purée au lait de haddock lisse, parfaite avec le poisson), bon mais cuisson ratée, simple erreur de jeunesse réparable ; brioche façon pain perdu : fondante, régressive, magnifique ; sorbet à la rhubarbe au vrai goût de rhubarbe : léger, rafraîchissant, délicieux ; vins au verre à améliorer. Ah : les plats changent tous les services, mais chaque repas laisse un souvenir inmarcescible – seul l'éphémère dure...

Lieu de spectacle : Point Éphémère
Restaurant : Hai Kai, 104, quai de Jemmapes 75010 Paris
Tél. 09 81 99 98 88
Du mardi au samedi de 19 heures à 23 heures
30-50 euros

L'AUTRE REGARD

PETITES FORMES D-COUSUES
— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

99,8 %

C'est le pourcentage de directeurs de théâtre qui espèrent vraiment atteindre la parité pour leur prochaine saison.

L'HUMEUR

« Espero reconocer a tiempo a los hijos de puta, antes de que me jodan la vida... »

— Angélica Liddell —
(la suite à lire dans notre édition d'Avignon)

L'AGENDA DES FESTIVALS

NUITS DE FOURVIÈRE

« Théâtre, musique, danse, opéra, cirque... Les Nuits de Fourvière sont dévolues aux arts de la scène et s'attachent, depuis 1946, à faire coexister les disciplines. »
Lyon, du 1er juin au 30 juillet

LIFT FESTIVAL

« Since 1981 LIFT has been pioneering new forms of theatre, presenting spectacular performances and moments of magic in every corner of the capital. »
Londres, du 1er juin au 2 juillet

NAPOLI TEATRO FESTIVAL

« 9e édition : 45 spectacles, des lectures, des rencontres, des résidences et des work in progress. »
Naples, du 15 juin au 15 juillet

PRINTEMPS DES COMÉDIENS

« Des chefs d'œuvres du répertoire classique aux créations inédites et contemporaines : cirque, théâtre, musique... »
Montpellier, du 3 juin au 10 juillet

HOLLAND FESTIVAL

« Since 1947, the leading international performing arts festival in the Netherlands: a mix of performances and concerts from all corners of the world. »
Amsterdam, du 4 au 26 juin

RENCONTRES D'ARLES

« A travers plus de 60 expositions installées dans divers lieux de la ville, les Rencontres d'Arles contribuent chaque été à transmettre le patrimoine photographique mondial et la création contemporaine. »
Arles, du 4 juillet au 25 septembre

CE QUI NOUS REGARDE

Tout est élégant, fluide et musical chez Myriam Marzouki, mais peut-être trop au regard de sa volonté politique d'interpeller le spectateur. Si l'ensemble est agréable, de l'électro au jeu d'acteur en passant par ce plateau noir et dépourvu, c'est que justement le discours délivré – leçon empesée par une volonté omniprésente de démonstration – est loin d'être si radical et dissonant. Reste une image, la plus belle, celle de cette femme en hijab et gants de boxe entamant sa danse de combat. Ainsi n'était-il pas nécessaire de nous assommer de mots pour littéralement nous saisir de ce que peut être le foulard : une émancipation et une révolte au moyen du seul langage qui nous soit échu, celui de la domination. **A.G.**

THÉÂTRE / FESTIVAL THÉÂTRE EN MAI — THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE —

THÉÂTRE — MAISON DES MÉTALLOS —

LA PRESQUE INTÉGRALE

On s'est plaint récemment qu'une pièce était trop bavarde. En voici une qui n'est pas assez écrite. À la frontière du théâtre et de la performance, comme c'est la mode actuellement, et en laissant toutes les lumières allumées, comme c'est la mode aussi, les quatre propositions de la 2b Company se ressemblent. Ce qui gêne, c'est que le rire provoqué par ces quatre comédies musicales annoncées comme plutôt intellectuelles (on doit y questionner le langage, les non-dits, les tensions muettes dans les groupes) semble être un rire moqueur. On aimerait bien que cette tendance au cynisme se calme un peu. **A.S.**

PERFORMANCE — CENTRE GEORGES POMPIDOU —

À NOS ADIEUX

Les murs sont effrités et les canalisations apparentes, quelques gradins, un tapis de danse et, sur un des murs, des fenêtres donnant sur le canal. Fabuleux éléments de décor, ces ouvertures teintaient la performance de Yohan Vallée et de ses deux interprètes d'une lumière imprévue. La fenêtre est ouverte, les bruits de la ville entrent dans la salle, les danseurs sont spectateurs de cet extérieur, le quatrième mur vire à jardin et les stores se font rideaux de théâtre. Des bandes sonores de voix en montage alterné grésillent de l'intime au public, du singulier à l'universel, comme le mouvement où le port de tête classique se subjectivise d'une sincérité enfantine. Tous les éléments du spectacle tiennent en équilibre sur le rebord de la fenêtre entre extérieur et intérieur. **L.M.**

DANSE / PETITES FORMES D-COUSUES — POINT ÉPHÉMÈRE —

CAMANÉ / BRANCO / NETO

Chantiers d'Europe fait la part belle au Portugal pour sa 7e édition. Dédiée aux jeunes talents des pays européens les moins représentés sur la scène parisienne – Grèce, Italie, Pologne, Portugal et Suède –, la programmation, éclectique, privilégie des spectacles politiques, documentaires, interrogeant la fragilité de la vie contemporaine dans le Vieux Continent. C'est au rythme de la guitarra de José Manuel Neto que nous nous sommes réjouis de ces rencontres, lors d'un concert fabuleux où le maestro de la guitare, en trio et accompagné de deux des plus grandes voix du fado actuel, a fait exploser le répertoire traditionnel avec des sons rock, andalous et jazz. Bouleversant. **P.P.**

CONCERT / FESTIVAL CHANTIERS D'EUROPE — THÉÂTRE DE LA VILLE —

BIT

Par-delà la communion des corps, qui, une heure durant, enchaînent farandoles et gestes folkloriques – atemporels –, Maguy Marin invite à la transgression. Sans modération, elle bouscule, elle fait se confronter des visions de viol, de sexe, de joie, d'inquiétude, de liesse, de mort, de cupidité, de domination masculine ou de libération finale. L'élan est binaire, presque martial. Mais il est particulièrement plastique, presque pictural (elle illustre Delacroix), mêlant la beauté du mouvement à la violence de la contestation. Marin est engagée, elle s'indigne encore, et elle provoque, toujours, des réactions passionnées. « BIT » résonne comme une provocation infiniment nécessaire. **R.P.**

DANSE / FESTIVAL THÉÂTRE EN MAI — THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE —

DO NATURAL

Miguel Loureiro a choisi d'adapter un poème de W. G. Sebald, « D'après nature : poème élémentaire ». Problème : n'est pas poète qui veut. Rien ne nous fend plus le cœur que de regarder notre montre pendant une représentation, mais on a quand même voulu vérifier si les 50 minutes annoncées n'avaient pas été transformées en trois heures par un coup de baguette magique. Dans un texte déjà dur à suivre, la grammaire semble parfois fantaisiste (mais a-t-on réellement eu le temps de tout lire tant la pièce est bavarde ?) et la traduction ampoulée, à moins que ce ne soit le texte de départ. À éviter. **A.S.**

THÉÂTRE / FESTIVAL CHANTIERS D'EUROPE — THÉÂTRE DE LA VILLE —

FRUITS OF LABOR

Miet Warlop se saisit des corps en mouvement et de sons tapageurs pour capter la frénésie du temps présent dans une performance percussive et échevelée. Venue des arts visuels, l'artiste belge touche-à-tout fait développer à ses performeurs-musiciens une physicalité énergique et magnétique au cours d'un show qui tient autant du concert de rock que de l'installation plastique. Tout palpable et vacille dans des déferlantes rythmiques qui s'apparentent à des pulsations vitales. La pièce, à la fois stone et fiévreuse, assume un caractère décalé et destroy lorsque fuitent sur les instruments de lourdes gouttes et qu'un puissant jet tel un orbe fluorescent frappe la batterie. L'ambiance survoltée n'en est pas moins sentimentale. Pour preuve la revisite d'un tube des Righteous Brothers et le furtif solo de trompette fellinienne qui conclut la pièce, aux accents tout autant nostalgiques qu'électriques. Jouissif ! **C.C.**

PERFORMANCE / LATITUDES CONTEMPORAINES — BUDA (COURTRAI) —

I/O Gazette n°29 — 30.05.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Editeur : I/O — Marie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris — contact@iogazette.fr
L'imprimeur : 73 rue de Fossey, Tremblay-en-France

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette
Gala Collette
Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Léa Coff, Baptiste Drapeau (illus.), André Farache, Augustin Guillot, Léa Manguyères, Rick Panegy, Clotilde Parisot, Pénélope Patric, Célia Sadai, Lola Salem, Audrey Santarocce.
Photo de couverture
(C) Stéphane Solinas — Dominique Lambert, 2004-2011. Détail. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. / Rencontres photographiques d'Arles 2016.

OPERA CONCERT RECITAL DANSE

DE MUNT / LA MONNAIE (AIME) DANSE(R) !

DOMINIQUE BOIVIN,
ANNE TERESA DE KEERSMAEKER,
SASHA WALTZ, SIDI LARBI CHERKAOUI,
ALAIN PLATEL, GISÈLE VIENNE,...

OPÉRA



© Todd Hido

MACBETH

GIUSEPPE VERDI,
PAOLO CARIGNANI,
OLIVIER FREDJ,
DOMINIQUE BOIVIN

SEPT 2016
À PARTIR DE 10 €

DANSE



© Eva Arndt, MAGNUM

RAIN (LIVE)

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER &
ROSAS, STEVE REICH,
GEORGES-ELIE OCTORS

OCT 2016
À PARTIR DE 15 €

DANSE



© dain.itv

GOLDEN HOURS (AS YOU LIKE IT)

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER &
ROSAS, BRIAN ENO

DÉC 2016
À PARTIR DE 20 €

DANSE



© Hubert Amiel

A LOVE SUPREME

ROSAS,
ANNE TERESA DE KEERSMAEKER &
SALVA SANCHIS, JOHN COLTRANE

FÉV & MAR 2017
À PARTIR DE 16 €

OPÉRA & DANSE



© Albertin Cabanis

MATSUKAZE

TOSHIO HOSOKAWA,
BASSEM AKIKI, SASHA WALTZ

AVR 2017
À PARTIR DE 10 €

DANSE



© Vitoric Ciccarelli

MAHLER PROJEKT

ALAIN PLATEL, GUSTAV MAHLER,
STEVEN PRENGELS,
BERLINDE DE BRUYCKERE

MAI & JUIN 2017
À PARTIR DE 26 €

DANSE



© Esmannella Brisson

ROSAS DANST ROSAS

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER &
ROSAS

JUIN 2017
À PARTIR DE 20 €

DANSE



© B. Ullig

NOETIC & ICON

SIDI LARBI CHERKAOUI,
SZYMON BRZÓSKA

JUIN 2017
À PARTIR DE 15 €

OPÉRA



© Hannah Timm - Kilkenny Images, UK

LE CHÂTEAU DE BARBE-BLEUE & LUX AETERNA

BÉLA BARTÓK / GYÖRGY LIGETI,
ALAIN ALTINOGLU & SAMUEL JEAN,
GISÈLE VIENNE

JUIN 2017
À PARTIR DE 10 €

DEMUNT.BE / LAMONNAIE.BE



MM TICKETS +32 2 229 12 11